
Études ottomanes, XV^e-XVIII^e siècle

Études ottomanes, XV^e-XVIII^e siècle

Conférences de l'année 2013-2014

Nicolas Vatin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1691>

DOI : 10.4000/ashp.1691

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 41-46

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Nicolas Vatin, « Études ottomanes, xv^e-xviii^e siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 29 septembre 2015, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1691>

Tous droits réservés : EPHE

ÉTUDES OTTOMANES, XV^e-XVIII^e SIÈCLE

Directeur d'études : M. Nicolas VATIN,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2013-2014 : I. *Lecture et commentaire des Ġazavât-ı Ĥayre-d-dîn Paşa* (suite). — II. *Initiation à l'ottoman*.

On a continué la lecture et le commentaire des *Ġazavât-ı Ĥayre-d-dîn Paşa* (*Geste de Ĥayre-d-dîn Paşa*), biographie des frères Barberousse rédigée par Seyyîd Murâd¹. L'année 2013-2014 a été consacrée aux folios 131v^o à 162r^o, qui correspondent à la reprise en main d'Alger, dans les années 1527-1529, par Ĥayre-d-dîn qui en avait été chassé par le « roi de Koukou », İbn el-Ķâzî. Comme au cours des années précédentes, on s'est attaché à rétablir – dans la mesure du possible – l'exactitude des faits et notamment de la chronologie par une comparaison systématique du récit aux principales sources européennes², tout en analysant les procédés littéraires par lesquels l'auteur construit un monument à la gloire de son héros.

Dans un premier temps c'est la guerre avec İbn el-Ķâzî qui est décrite, que Ĥayre-d-dîn, débarqué à l'est d'Alger, a apparemment cherché à couper de sa base tribale dans la Djurdjura. Sur ces opérations, les sources espagnoles sont peu utilisables. Les détails fournis par des historiens postérieurs³ sont fondés sur des sources mal définies. C'est apparemment de la version arabe des *Ġazavât* que sont tirées, par déduction, les indications topographiques qu'ils donnent, absentes de l'original turc. On repère quelques autres passages où le traducteur arabe a porté des modifications à son modèle. Le récit laisse transparaître la difficulté d'une campagne menée sur un terrain difficile, face à un ennemi mobile connaissant bien les lieux et contrôlant les hauteurs : la débandade de ce dernier est provoquée par la trahison au sein du camp ennemi et la mort du chef assassiné, ce qui amène les populations à se soumettre. Les hommes qui avaient suivi İbn el-Ķâzî reviennent à Ĥayre-d-dîn : c'est l'occasion de souligner qu'ils avaient été équipés par celui-ci, notation exotique pour un Ottoman, pour qui les timariotes devaient fournir leur équipement. On met la main sur un secrétaire du vaincu et sur un registre par lequel on constate qu'il disposait de poudre pour 1 800 arquebuses, ce qui va à l'encontre de l'image d'un archaïsme des autochtones face à Ĥayre-d-dîn et ses compagnons.

1. Présentation du texte, de l'auteur et des manuscrits, dans mon rapport pour l'année 2008-2009. Nous travaillons sur le fac-similé reproduit, avec un appareil critique, par Aldo Gallotta, « Il Ġazavât-ı Ĥayreddîn Paşa di Seyyîd Murâd », *Studi Magrebini*, 13 (1981).
2. Francisco Lopez de Gomara, *Los corsarios Barbarroja*, Madrid, Polifemo, 1989 ; Diego de Haëdo, *Histoire des rois d'Alger*, H.-D. de Grammont (trad.), rééd. Saint-Denis, Bouchène ; *L'Afrique de Marmol*, Paris, Thomas Jolly, 1557 ; Marino Sanudo, *Diarii* ; F. Hélié de La Primaudaie, « Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1506-1574) », *Revue Africaine*, 19 (1875).
3. S. A. Boulifâ, *La Djurdjura à travers l'histoire*, Alger, Jean Bringau, 1925, p. 129-134 ; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, Paris, E. Leroux, 1888-1891, III, p. 28 ; Henri de Grammont, *Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830)*, Paris, E. Leroux, 1887, p. 50.

Libéré de la menace d'İbn el-Kâzî, Hayre-d-dîn prend au printemps 1527 la direction d'Alger, d'où il a été averti des menées de Ķara Ħasan, un ancien compagnon qui s'est approprié Cherchell et s'apprête, inquiet du retour de son ancien patron, à livrer la place aux Espagnols : double jeu déshonorant, typique, pour l'auteur des *Ķazavât*, des princes arabes locaux au niveau desquels cet officier turc s'est ravalé. Une brève campagne met un terme à son aventure : ses compagnons se soumettent et lui-même est pris et tué. C'est enfin le tour du roi de Tlemcen, qui a depuis plusieurs années rompu ses devoirs de vassal et s'entend avec le frère d'İbn el-Kâzî pour attaquer Hayre-d-dîn. Battu, il se soumet à nouveau. Quant au frère d'İbn el-Kâzî, Hüseyn, un accord est trouvé avec lui un peu avant mai 1529 – ainsi que la confrontation des sources amène à le conclure – au terme d'une difficile opération de pacification menée par une armée de métier dans un pays montagneux habité par une population semi nomade qui connaît admirablement le terrain. Les forces de Hayre-d-dîn parviennent à se saisir non pas de Hüseyn, mais de sa famille, et à obtenir une rançon et la conclusion d'un accord. Malgré la tonalité un peu méprisante du récit, qui décrit l'ennemi faisant « acte de repentance », il n'y a ni vainqueur ni vaincu, mais un terrain d'entente est trouvé, à en juger par une lettre du consul vénitien à Carthagène du 12 octobre 1531, qui présente Hüseyn ibn el-Kâzî comme un fidèle second de Barberousse¹.

Il a donc fallu deux ans à Hayre-d-dîn pour reprendre le contrôle d'Alger et assurer ses arrières, preuve que cela n'alla pas sans difficulté. Pour atténuer cette impression, notre auteur ne manque jamais, à chaque succès, de dire que la paix et la sécurité sont enfin revenues, la population reprenant une vie normale sous la bonne gestion d'un maître généreux qui accorde son *amân* à tous et confirme chacun dans sa situation et ses biens. Ce qui paraît peu compatible avec l'affirmation – ou le vœu pieux ? – que ce retour du bon ordre et de la prospérité est lié à la dissolution des liens tribaux au profit d'une fidélité sans faille et directe de la population au pouvoir central du nouveau maître, dans un esprit très ottoman :

La population du pays toute entière connut une sûreté et une tranquillité entières et respecta partout le bon ordre. Les yeux des *re'âyâ* s'ouvrirent pour certains : non seulement nul ne se lancerait désormais dans la rébellion pour suivre son clan, mais même si les beys du pays portaient, ils se détourneraient d'eux sans leur prêter attention.

C'est donc le roi Hayre-d-dîn qui est mis en valeur. Notre auteur prend pourtant soin de rappeler, de loin en loin, que le véritable souverain est le sultan ottoman, ce que, dans le cours du récit et peut-être sur le terrain, on finit par oublier. Ainsi les Algérois, la tranquillité revenue, « s'occupaient à prier pour la continuation de la prospérité et la permanence de la majesté de Son Excellence le prospère et fortuné padichah refuge du monde ».

Hayre-d-dîn a désormais les mains libres pour entreprendre ce pour quoi, plus de dix ans auparavant, les Algérois avaient invité son frère Oruç à s'installer chez eux : régler la question du fort espagnol du Peñon d'Alger, qui contrôlait l'accès à leur port. À l'évidence, ni Oruç ni Hayre-d-dîn n'avaient accompli ce devoir. Le récit s'attache à le faire oublier, non sans contradictions. Le héros semble découvrir le scandale de la présence espagnole : « il constata pourtant, alors, que l'heure n'était pas au repos, car

1. Sanudo, *Diarii*, LV, Venise, 1900, col. 204.

il régnait une guerre et un tumulte permanent, nuit et jour, soir et matin, avec le fort implanté sur l'île située en face du fort d'Alger. » Et de se dire à lui-même :

Voilà longtemps que j'ai été absent et que je n'ai pas prêté attention à ce [fort]. Grâce à Dieu, me voilà sorti de ces affaires. En ce qui concerne ce fort qui est là, vraiment, nous ne pouvons pas rester les bras croisés : car alors que nous cherchons la *gazâ* en pays étranger, ils se dresse au milieu de nos maisons. Eh bien, que ces chiens se tiennent prêts maintenant. Si Dieu le veut nous allons bientôt nous mettre à les éliminer et à conquérir [leur place].

Puis la chronique présente le fort du Peñon et les souffrances et humiliations qu'il causait aux Algérois, exposé pourtant déjà fait lors de l'arrivée d'Oruç. Il est vrai que cette fois, pour mettre en valeur les hauts faits du héros, notre auteur donne à la place une puissance exagérée – alors qu'on connaît la misère des garnisons espagnoles du Maghreb¹ –, qu'il explique par la présence même des Barberousse à Alger, non sans se contredire en évoquant la situation antérieure :

Dans tout le pays franc il n'y avait pas un fort mieux équipé. En effet (...) à l'idée que les Turcs étaient tout près, dans tous les pays quiconque possédait cinq aspres en envoyait un et quiconque disposait d'une arquebuse l'envoyait. Ils fondaient des canons et en achetaient ; les gens de religion (selon leur mécréance), les beys, les capitaines et les femmes qui avaient du bien achetaient des canons ou bien en faisaient fondre pour s'attirer des mérites (selon leur mécréance) et les envoyaient là-bas. Le roi d'Espagne, notamment, envoya de l'équipement et du matériel dans des quantités défiant la comparaison et le calcul. Il y avait des armements de toutes sortes, mais ils n'en avaient pas besoin auparavant, car les mécréants percevaient un tribut des Arabes, lesquels s'étaient soumis à eux. Ils vivaient en bonne entente les uns avec les autres. C'est pourquoi ils ne bombardaient jamais le fort d'Alger. Mais quand les nôtres arrivèrent dans les lieux et se refusèrent à être en paix avec les mécréants, toute leur action, leur force, leur pensée et leur subtilité visa à marquer leur mépris pour eux [les Espagnols].

Aussi, faute d'obtenir un accord, la garnison se lance-t-elle dans un bombardement criminel d'Alger, visant notamment les minarets et les mosquées à l'heure de la prière. « Quatorze ans passèrent ainsi dans cet enfer » insiste le chroniqueur, ce qui (en années de l'Hégire) fait remonter les hostilités au mois d'octobre 1515, donc, en admettant un chiffre arrondi, à l'arrivée d'Oruç à Alger au début de 1516. Cette simple mention suffit à dénier toute véracité à ce récit : Oruç avait vite renoncé à poursuivre une première tentative. Par la suite, Hayre-d-dîn, du reste occupé par de plus graves soucis, avait été absent de 1521 à 1527. Tout ce qui précède ne vise donc qu'à faire oublier, dans une confusion soigneusement entretenue, que le héros n'a pas accompli son devoir de *gâzi*.

Le siège est décrit en quelques lignes, conformes dans l'ensemble aux renseignements un peu plus détaillés des sources espagnoles. Ainsi, à l'image du brouillard perpétuel provoqué par la fumée des canons fait écho le rapport du gouverneur d'Oran, Pedro de Godoy, selon lequel les fustes turques abordèrent l'îlot sans être repérées

1. Cf. Daniel Nordmann, *Tempête sur Alger : l'expédition de Charles Quint en 1541*, Saint-Denis Bouchène, 2011, p. 66 sqq.

grâce à la fumée des bombardements¹. La tradition ottomane n'a pas retenu le thème de la trahison² – qui pourrait n'avoir aucun fondement –, mais passe aussi sous silence une demande de reddition adressée au gouverneur espagnol de la place³, geste qui aurait cependant été conforme à la conduite d'un bon musulman et dont la réalité n'est pas à nier *a priori*. Mais, d'un point de vue littéraire, cette offre s'inscrivait sans doute mal dans le contexte des *Ġazavât*, où la garnison est présentée comme composée de mécréants obstinés dans l'erreur, alors même qu'ils se savent perdus.

Quant au sort du commandant de la place, Martin de Vargas, il fut incertain sur le moment⁴, mais le récit des *Ġazavât*, qui le montre dirigeant ses soldats employés à détruire le fort et à construire le môle qui va rattacher l'îlot au continent, est partiellement confirmé par le rapport de l'espion juif selon lequel il ne fut pas exécuté sur le champ, mais torturé pour lui faire avouer l'emplacement d'un trésor, puis mis à la tête des prisonniers condamnés à reconstruire le minaret de la mosquée de la ville⁵ (ce qui rappelle des notations des *Ġazavât* sur les bombardements espagnols). Il dut disparaître peu après dans l'anonymat, mais la chronique ottomane ne parle pas de son exécution⁶.

Le passage étudié cette année s'achève sur ce que les *Ġazavât* présentent comme la conséquence des événements précédents : l'envoi par Charles Quint de neuf gros navires de renfort, arrivés trop tard et capturés par une flottille de Hayre-d-dîn. Cet épisode, non attesté ailleurs⁷, fait sans doute écho à des bruits qui avaient couru à l'époque sur l'envoi de Doria à l'aide de la place assiégée⁸. La rumeur, qui jouait un rôle considérable dans la conduite des opérations, semble avec le temps être devenue fait avéré dans la mémoire de Hayre-d-dîn. Toujours est-il que les capitaines de cette flotte fantôme auraient informé Hayre-d-dîn de la venue de Charles Quint à Gênes avec sa flotte. À cette nouvelle, un de ses seconds, Aydin Re'is (Cacciadiavolo) est envoyé ravager les eaux espagnoles, à la fin de juillet 1529 au plus tôt, puisque Charles Quint avait quitté Barcelone le 27 juillet et était arrivé à Gênes le 12 août⁹. Il semble que les *Ġazavât* exagèrent les premiers résultats de cette campagne¹⁰. En revanche, les sources espagnoles confirment l'embarquement sur la flotte d'Aydin Re'is, à la fin de l'été 1529, de mudejares¹¹ : acte d'une grande importance symbolique, le sort des

1. La Primaudaie, p. 164
2. Marmol, p. 402 ; lettre d'un espion juif publiée par La Primaudaie, p. 104.
3. Marmol, p. 402, Haëdo, p. 55 ; Gomara, p. 81.
4. Lettre du commandant d'Oran du 1^{er} juin 1579, La Primaudaie, p. 164.
5. La Primaudaie, p. 165.
6. Contrairement à Gomara, p. 82, Marmol, p. 402-403; Diego de Haëdo, *De la captivité à Alger*, Alger, A. Jourdan, 1911, p. 216.
7. Duro, *Armada española desde la union de los reinos de Castilla y Aragon*, Madrid, I, 1895, n'en parle pas et l'on ne connaît, par l'espion juif publié par La Primaudaie (p. 166), que l'arrivée après la bataille d'un brigantin portant à la garnison poudre et munitions, saisi par les Turcs.
8. Cf. Sanudo, LI, Venise, 1897, col. 8, 11-12, 77.
9. Duro, I, p. 157.
10. Dans sa lettre à Charles Quint du 16 novembre, la reine Isabelle ne parle pas de ravages subis par les rivages espagnols (M. Fernandez Alvarez, *Corpus documental de Carlos V*, I (1516-1539), Salamanque, 1973, p. 176-178).
11. Haëdo, p. 53-54 ; Gomara, p. 83 ; mais aussi lettre de la reine Isabelle du 16 novembre 1529 (Fernandez Alvarez, p. 176) et Sanudo, *Diarii* LII, Venise, 1898, col. 209.

musulmans d'Espagne et le devoir ottoman de venir à leur aide constituant un thème sur lequel revient volontiers la chronique. Aydın agit sur les ordres de Hayre-d-dîn et même, nous le verrons, sous sa sainte influence, et à travers eux, c'est le sultan Soliman qui est crédité à bon compte d'une pieuse politique. Comme le disent les *Ġazavât*, les activités des corsaires amènent Charles Quint à envoyer à leur rencontre Rodrigo de Portundo¹ à la tête d'une escadre de dix bâtiments². Le récit de la rencontre est conforme dans l'ensemble à celui des sources européennes, mais, on va le voir, c'est le caractère miraculeux du succès qui importe.

Nous sommes donc parvenus à un moment important de la geste de Hayre-d-dîn, quand il assure définitivement sa mainmise sur le royaume dont il a fait hommage au sultan ottoman, mais où il se conduit en roi, quitte pour son biographe à faire quelques mentions de la souveraineté éminente de Soliman. C'est surtout la figure du héros qui est exaltée. Homme providentiel porté par une inspiration divine, il avait dit aux Algérois de l'attendre trois ans et c'est au bout trois ans « sans un jour de plus ni de moins », qu'il rentre dans la place « à l'heure même où il en était sorti ». C'est du reste inexact, son absence ayant duré quatre ans, mais on a constaté au cours du séminaire de l'année précédente que les *Ġazavât* avaient condensé en un an les années 1525 et 1526. C'est donc bien un miracle. Du reste, les rêves se multiplient dans le récit, permettant à Hayre-d-dîn de trouver dans un fréquent dialogue avec le Prophète la solution des problèmes qui se posent à lui. Forme-t-il le vœu que le souverain de Tlemcen connaisse la douleur de voir son fils se rebeller contre lui ? « Cette heure était apparemment propice. Dieu (qu'Il soit exalté) accepta sa prière. » Ces miracles et l'exaucement de ses vœux témoignent de sa piété et du soutien de la divinité. Mais il y a plus encore : d'inspiré, il devient inspirateur. En effet Aydın Re'is, dans le combat hasardeux qu'il livre à Portundo, ne doit sa victoire qu'à Hayre-d-dîn qui lui apparaît en rêve et, assuré lui-même du succès qui lui a été accordé par Dieu, dicte à son lieutenant la conduite à suivre :

Ô Aydın Re'is, sache que demain au matin quinze bateaux arriveront sur toi du côté où se lève le jour. Eh bien prends-y garde : vous ne devez ni les craindre ni les redouter, car ils m'ont été accordés par le Miséricordieux. Sur le champ, conduis-toi en homme. Ne crains rien. Tant que l'ennemi ne sera pas venu, tant que tu ne l'auras pas vu de tes yeux, ne quitte pas d'un pas ta position. Sache que ce petit coin est pour toi un petit coin béni. En premier lieu va, dans un grand déploiement d'effort et de zèle, à l'abordage du bateau de leur amiral. Car si tu vas le premier à l'abordage, par l'aide de Dieu l'occasion est tienne. Fais comme je te le dis.

Après ce discours, Aydın voit dans son rêve Hayre-d-dîn s'enfoncer dans la mer. Barberousse n'a plus rien d'un corsaire chanceux : il est un « saint béni » (*pîr-i mübârek*), le saint patron des corsaires et marins³.

1. Sanudo LI, 401 ; Duro I, p. 370-379.

2. Et non quinze comme le disent les *Ġazavât*.

3. Cf. p. 259 de N. Vatin et G. Veinstein, « Roi, pirate ou esclave ? L'image de Hayrti-d-dîn Barberousse dans le manuscrit Supplément 1186 de la Bibliothèque nationale de France », dans N. Clayer et E. Kaynar (éd.), *Penser, agir et vivre dans l'Empire ottoman et en Turquie. Études réunies pour François Georgeon*, Paris - Louvain, Peeters, 2012, p. 233-259.

La seconde partie du séminaire, à partir du mois d'avril, a été consacrée à la lecture de documents inédits du fonds du baile de Venise, conservés aux Archives d'État de Venise, en collaboration avec M^{me} Elisabetta Borromeo et M. Güneş Işıksel. Les documents déchiffrés, traduits et commentés, qui datent pour la plupart de la seconde moitié du xvii^e siècle et du début du xviii^e, sont de natures diverses : procès verbaux (*hüccet*) de séances au tribunal du *cadi*, rapports (*'arz/i'lâm*) de *cadis*, copies certifiées de *firmans*, lettres (*mektûb*) adressées par des autorités ottomanes locales à leurs correspondants vénitiens, placets (*'arz-ı hâl*). Quant aux sujets traités, ils sont évidemment en rapport avec les intérêts vénitiens. Une partie concerne les régions riveraines de l'Adriatique et la Morée : perception des droits consulaires (et aide ottomane contre la fraude qui nuit aux intérêts des représentants vénitiens), règlement d'un différend entre ressortissants vénitiens et ragusains concernant le commerce du sel et la disposition du port de Gabela après le retour de la paix entre Venise et la Porte. On est frappé par le souci commun aux autorités ottomanes et vénitiennes de maintenir de bonnes relations et de trouver des terrains d'entente, ce que facilite la négociation au niveau local, donc plus ou moins à égalité hiérarchique, avec les démonstrations d'amitié propres aux documents de type *mektûb*. Les questions traitées à Chio et à Smyrne sont de nature différentes : il s'agit cette fois de plaintes des affermateurs des douanes contre les fraudes dont ils accusent les bateaux vénitiens – notamment semble-t-il concernant le réexport de produits importés d'Iran – et du cas des ressortissants vénitiens résidant sur le territoire ottoman, qui prétendent au statut de résident temporaire (*müste'mîn*) et sont soutenus par leur consul dans leur refus de payer les impôts normalement dus par les sujets ottomans. L'affaire n'est pas claire, car il s'agit pour une large part de personnes originaires des îles grecques vénitiennes (Cythère, Tinos, Corfou) installées depuis plusieurs décennies, véritables immigrants économiques à Smyrne exerçant toutes sortes de petits métiers d'artisans. Tout en s'efforçant de faire valoir ses droits à Smyrne, la Porte montre à Chio une assez grande souplesse. La question est également posée, entre autres, à La Canée, où le consul de Venise et un certain nombre de commerçants vénitiens (dont plusieurs juifs) portent plainte contre les abus de l'affermaire des douanes, qui n'est autre que le *kethüdâ* du gouverneur local.